3e ANNÉE, N° 128. — DIMANCHE, 19 NOVEMBRE 1848.

ON S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal, *à Galata.*
Dans les Villes de Levant, à l'Agence des Paquebots français.
A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.
A Paris, chez *M. Chateauneuf aîné*, rue Richer, N. 6.
A Marseille, chez Mr veuve *Camoin et Cie.*
A Londres, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, n. 5 Anne's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE
ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Constantinople ..... un an, 8 colonnes
" ..... 6 mois, 4 "
Provinces et Étranger ..... un an, 9 "
" ..... 6 mois, 5 "

PRIX DES ANNONCES:

La ligne..... 5 piastres de G.-S.
Le Feuilleton paraît les 1, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.
Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 19 Novembre.

LE PORT DE CONSTANTINOPLE, ET UN PROJET DE QUAIS A FAIRE AVEC MAGASINS ET HABITATIONS.

Il y a environ neuf mois (1), parlant des travaux grandioses et utiles tout à la fois, de ces travaux qui font époque et jètent de l'éclat sur le règne des souverains qui les ordonnent, sur les hommes d'état qui en combinent les moyens d'exécution, sur les artistes qui en sont chargés, nous dîmes : le port de Constantinople est un des plus beaux qui existent; que serait-il donc, si à l'œuvre de la nature, le génie de l'homme ajoutait ses propres créations comme dans les grandes villes des Etats les plus avancés en civilisation! Aurait-il, en effet, son pareil, si sur chacune de ces rives, le gouvernement faisait construire des quais de 6,000 mètres de longueur sur 34 de largeur avec une double rangée d'arbres!

Cependant, quelque séduisante que soit l'idée des choses grandes et utiles, il ne faut pas qu'elle dépasse les ressources de l'État qui doit les faire exécuter. Aussi, pénétré de cette pensée, et l'appliquant à la situation financière de la Turquie, nous examinâmes quels seraient les frais de construction de l'œuvre monumentale de ces quais, et si le trésor public pourrait y parer. D'après nos calculs, la dépense devait s'élever à 259,000,000 de piastres du Grand-Seigneur; mais comme dans ces gigantesques travaux, il faut faire toujours la part de l'imprévu, qui dépasse ordinairement les estimations données, nous pensons qu'il serait prudent de porter la dépense totale à 300,000,000 de piastres. Avec cette augmentation de 51,000,000, nous croyons pouvoir affirmer qu'on ferait face à toutes les erreurs de notre devis. Par conséquent, nous sommes fondés à prendre pour base certaine de notre raisonnement cette somme de 300 millions, et à assurer que le gouvernement pourrait donner cours à l'exécution du projet dont nous parlons, sans diminuer en rien les ressources du trésor public. En d'autres termes, si nos calculs sont approximativement exacts, comme nous le croyons, la construction des quais, cette œuvre qui serait pour notre temps et les générations à venir un des beaux souvenirs du règne du Sultan Abdul-Medjid, où viendrait se mêler si honorablement le nom du Grand-Vézir Réchid pacha, cette construction, disons-nous, ne coûterait rien à l'Etat, et nous allons le prouver par des chiffres: c'est la meilleure manière d'être clair; mais disons en passant, par sentiment de justice, que S. A. s'est déjà occupée d'une partie de ce projet, et que des devis, pour la partie comprise entre les deux ponts, rive gauche du port, ont été demandés par Elle à deux architectes européens, MM. Smith et Fossati, qui les ont faits avec le talent qui distingue ces artistes. (1)

Nous disons donc: la construction des quais devant coûter 300 millions de piastres en main-d'œuvre, achat de matériaux et des maisons qui bordent les deux rives du port, quels sont les moyens à employer pour que cette énorme dépense ne soit aucunement à la charge de l'état, et qu'elle tourne au contraire à son profit d'une manière importante? Qu'on veuille bien nous prêter un moment d'attention, et peut-être ferons-nous partager nos convictions à qui de droit.

D'après le projet que nous avons développé dans notre feuille du 26 février, il ne s'agissait seulement que de la construction de quais sur les rives du port de Constantinople; ce n'était là que la moitié de notre idée, qui indiquait un travail grand et utile, il est vrai, mais aussi une immense dépense qui pouvait effrayer le gouvernement. Aujourd'hui nous complétons notre pensée, et en augmentant la dépense de 64 millions qui seraient affectés à la construction de 200 belles maisons sur chacune rive du port, pour les négocians, nous offrons à la S. Porte, par les bénéfices qui résulteront de l'exécution de notre projet, les moyens de diminuer la dépense totale de 260 millions. Voici notre démonstration:

On se rappelle que nous avons dit dans notre premier article que le quai de la rive droite devrait partir de l'échelle d'*Azab-Capoussou* et aboutir à celle de Top-Hané, et que celui de la rive gauche commencerait à *Yali-Kiosk* pour finir à *Oun-Capan*: soit 6,000 mètres ou 9,000 pics environ de longueur. Si nous supposons à chacun de ces quais une largeur de 34 mètres ou à peu près 51 pics, il sera facile d'en consacrer 20 de surface carrée à chaque maison à édifier: soit encore 400 pics carrés qui, multipliés par les 400 maisons, donnent un total de 160 mille pics. Or, le terrain compris dans les limites que nous venons d'indiquer en contient plus de 200,000; il en resterait donc 40,000 qu'on pourrait utiliser soit en pratiquant des rues transversales qui couperaient de distance en distance la longue ligne des maisons, soit en réservant une partie de ce terrain pour quelque grand monument, un hôtel des douanes, par exemple, dont l'aspect, s'il était convenablement placé, s'allierait si harmonieusement avec ce magnifique ensemble de quais, d'arbres et de maisons à trois étages, dont le premier pour les magasins, le deuxième pour les bureaux, et le troisième pour les appartemens de maître.

Présentons maintenant nos calculs pour les frais de toute sorte; nous établirons ensuite ceux de la plus-value qui résultera nécessairement des travaux exécutés, et qui viendra en déduction des dépenses faites.

Construction des quais, y compris l'achat du terrain et des maisons qui l'occupent, comme ci-dessus, piastres. . 300,000,000

Construction de 400 maisons sur les quais, chacune ayant 20 pics carrés, à 400 piastres le pic (1) 64,000,000

364,000,000

Le terrain qui servirait à l'établissement des quais, vaut actuellement de 70 à 100 piastres le pic; mais comme le prix se trouve déjà compris dans les 300,000,000, il y aurait double emploi à le répéter, et nous passons tout de suite aux calculs qui établissent la plus-value dont nous venons de parler.

Il est incontestable que lorsque les quais seront établis avec une double rangée d'arbres; lorsque sur ces quais quatre cents maisons à trois étages, ayant toutes les commodités désirables et construites le premier étage en pierre, et les deux autres en brique ou en *Pisé* pour en diminuer la dépense sans en affaiblir la solidité, il est incontestable, disons-nous, que cette partie de la capitale sera la plus recherchée, et acquerra par cela même un très haut prix, d'abord parce que les négocians seront jour et nuit au centre de leurs affaires, pouvant jouir à toute heure de l'admirable vue du port et de la mer; ensuite, parce que l'été ils n'auront pas besoin de se déplacer pour respirer un air frais et salubre: là, ils seront tout à la fois à la ville et à la campagne dans toutes les saisons: car, on entend ici vivre à la campagne lorsqu'on habite une maison sur les bords du Bosphore. Dès-lors, il n'y a nulle exagération à fixer le prix du terrain où s'élèveront ces 400 habitations belles et surtout commodes à 500 piastres le pic, lorsque l'œuvre dont il est question sera achevée en tout ou en partie; le terrain ne se vend-il pas à Péra jusqu'à 1000 piastres le pic? Nous pouvons donc en toute sûreté établir ainsi les chiffres de la plus value.

Dans notre premier travail, nous avions porté la durée du temps pour l'entière exécution de notre projet, à dix années, afin de combiner, dans une juste mesure, les dépenses à faire avec les ressources du trésor public; nous maintenons cette durée, et nous disons:

Chaque maison occupant 400 pics de terrain, nous avons une surface de 160,000 pics, ce qui fait, à 500 piastres l'un, 80,000,000.

On ne doit pas perdre de vue que dans les 300,000,000 de piastres, se trouve le salaire de mille ouvriers, dont la journée, estimée à 10 P., fait un chiffre, pour l'année composée de 300 jours de travail, de 3,000,000 de piastres, et pour les dix années, de 30,000,000. Or, comme il est facile en Turquie, ainsi que nous avons eu plusieurs fois occasion de le dire, d'employer les troupes aux grands travaux d'utilité publique, le gouvernement pourra faire entrer ces 30,000,000 de piastres dans le chapitre des bonifacations, en remplaçant les mille ouvriers par un nombre égal de soldats choisis dans la garnison de la capitale, qu'il n'aura pas à payer. N'oublions pas de dire que les officiers et les élèves du génie pourraient être chargés d'une partie de ces travaux avec d'autant plus de raison que tous, se trouvant constamment en quelque sorte sous les yeux des chefs du gouvernement, rivaliseraient de zèle; de là encore une économie qui pourrait cadrer dans les bénéfices et que nous n'indiquons cependant que pour mémoire.

Il n'est personne qui ne sache que les baraques, pour ne pas dire les maisons, qui bordent les deux rives du port, sont éminemment propres à favoriser la contrebande, et quelque grande que soit la surveillance des préposés du fisc, les fraudes commises par ce moyen ne vont pas à moins de 15,000,000 de piastres par an: le gouvernement en est convaincu depuis long-temps. Dès que ces baraques auront disparu par suite de la construction des quais, il est évident que la surveillance des douaniers aura tout son effet, et que par cela même les fraudes ne seront plus possibles. En multipliant donc les 15,000,000 de piastres par les 10 années de la durée des travaux, le gouvernement fera un profit net de 150,000,000. Ajoutons qu'indépendamment de ce résultat, il y en aura un autre qui doit avoir une très grande valeur pour la S. Porte: comme nous venons de le dire, la rive droite du port est couverte, une multitude de bouges occupés par des Européens et qui sont en majeure partie des repaires pour les malfaiteurs de la capitale; c'est là qu'il trouvent un refuge assuré, et l'impunité de leurs crimes lorsqu'ils sont poursuivis par la police locale, qui ne peut y pénétrer si elle n'y est autorisée par les chancelleries étrangères; car, pendant qu'elle requiert de ces autorités l'autorisation qui lui est nécessaire, ils ont tout le temps de fuir au moyen de quelque embarcation, aidés qu'ils sont d'ailleurs par les compères qui habitent ces bouges.

Si nous additionnons les diverses bonifications, nous trouvons:

Plus-value du terrain occupé par les 400 maisons lorsqu'elles seront construites, piastres, ...	80,000,000
Économie produite par la main-d'œuvre, en employant aux travaux 1,000 hommes de troupes pendant 10 ans .	30,000,000
Augmentation des produits de la douane, par l'impossibilité de continuer les fraudes	

(1) Voir le *Journal de Constantinople* du 24 février dernier.

(1) Dans le cas où notre travail ne serait pas, dans toutes ses parties, d'une exactitude mathématique, nous croyons devoir dire que MM. Smith et Fossati y sont complétement étrangers. La responsabilité en appartient toute entière au journal.

(1) Par la grande facilité qu'on aurait de faire arriver les matériaux sur les chantiers, on peut affirmer que le prix de 400 piastres le pic ne serait pas dépassé, si l'on construisait les étages supérieurs en brique ou en *pisé*.

FEUILLETON.

Il est une histoire qui n'a pas été faite encore, bien qu'elle soit digne d'appeler l'attention des écrivains de notre époque; c'est l'histoire de la civilisation en Orient. Les hommes sérieux, qui s'occupent de l'avenir des peuples, puiseraient dans cet exposé, fidèle et consciencieux, des enseignements profonds, et nos politiques de tribune reconnaîtraient, non sans étonnement, que telle nation, qu'ils ont crue à peine dégagée des langes de la barbarie, a fait, en un demi-siècle, relativement plus de chemin dans la voie du progrès que les plus policées de l'Europe occidentale.

Ce serait un compendium où les Ottomans, et sous cette dénomination, nous comprenons tous les sujets du Grand-Seigneur sans distinction de race ou de religion, trouveraient de précieux exemples et les motifs d'une noble émulation. Si la grandeur et l'importance du sujet, la difficulté de réunir les matériaux nécessaires ne nous avaient dissuadés d'entreprendre une pareille tâche, déjà peut-être aurions-nous tenté de combler cette lacune; les esprits éminents, qui saisissent au profit de l'humanité, toutes les pensées fécondes et généreuses, pourraient se charger de compléter notre œuvre imparfaite dont le premier résultat serait d'éclairer l'opinion publique, égarée jusqu'ici par des déclamateurs ignorans ou passionnés.

Les plus belles pages de cette histoire seraient sans doute empruntées au règne du souverain actuel de l'empire ottoman, qui, accepta avec bonheur la mission sublime, mais hérissée de difficultés que son père, le Sultan Mahmoud lui a léguée, prit en main, dès son avènement au trône, la cause de la civilisation et poursuivit avec succès l'œuvre de régénération si glorieusement entreprise par son courageux prédécesseur: c'est ainsi qu'il donna d'abord la preuve d'une sage et rare prévoyance en commençant par doter le pays d'institutions éminemment utiles et propres à former des hommes, qui appelés plus tard, soit à commander les armées, soit à occuper les plus hauts emplois de l'ordre civil, fussent dignes d'être mis en parallèle avec les fonctionnaires distingués des autres états! Des écoles d'enseignement supérieur furent créées ou améliorées sous la direction d'hommes spéciaux et d'un mérite éprouvé; l'étude des sciences pratiques et des arts d'une application immédiate, jusqu'alors trop négligée, attira l'attention du nouveau Sultan, qui voulut que tous ses sujets, à quelque classe de la nation qu'ils appartinssent, pussent jouir des bienfaits d'une éducation morale et intellectuelle et d'une instruction calquée sur celle des universités étrangères, qu'il prit pour modèle. L'heureuse influence de ces institutions et des changements introduits dans les établissements publics d'une création moins récente, ne tarda pas à se faire sentir, et aujourd'hui les Ottomans recueillent les fruits des conceptions si habilement réalisées par les ministres et les sages conseillers du Sultan Abdul-Medjid.

Il n'entre pas dans notre intention d'énumérer ici les titres du Sultan à la reconnaissance de son peuple; ce que nous voulons dire en peu de mots, c'est que le bien-être de ses sujets, leur instruction, l'amélioration de leur existence matérielle, l'accroissement de l'industrie, du commerce et de l'agriculture du pays, tout ce qui constitue enfin une nation grande et prospère a été l'objet constant de sa sollicitude; c'est que sa noble mère, la Sultane-Validé, dont l'âme compatissante s'ingénie à adoucir toutes les misères, a trouvé une mission non moins glorieuse, celle de venir en aide à l'humanité souffrante, en fondant plusieurs hôpitaux; monumens impérissables d'une piété tendre et active, qui lui attirent les bénédictions de tous les malheureux et l'admiration de tous les esprits élevés; c'est qu'adoptant avec ardeur toutes les idées civilisatrices, le Sultan Abdul-Medjid comprend que les réformes qui procurent des avantages purement matériels, si elles doivent passer en première ligne, ne sont pas les seules propres à régénérer un nation; mais qu'après avoir assuré sa prospérité dans les limites du possible, il faut encore, pour atteindre ce noble but, favoriser le développement des facultés de l'homme, et le perfectionnement de ses instincts moraux, par l'introduction intelligente des arts libéraux dans le pays. Ses sympathies sont en effet acquises à tous les artistes célèbres qui ont brigué sa bienveillante protection; il daigne se rappeler le nom des musiciens les plus renommés qu'il a bien voulu admettre en sa présence. Ces faits seuls témoignent assez que les louanges exprimées par notre faible voix, sont loin d'égaler l'objet qui nous les inspire; sans nous dissimuler cette vérité, nous essaierons de rendre les réflexions que fait naître dans l'esprit des amis du progrès, la récente inauguration du théâtre de Constantinople et le nouveau témoignage que le Sultan a donné, en cette occasion, du plaisir qu'il éprouve à encourager les entreprises qui se rattachent directement aux arts libéraux.

La Musique, cette muse, sœur et compagne de la poésie, a le privilège d'attendrir les cœurs, d'éveiller les pensers héroïques, selon qu'elle parle en douces ou en puissantes harmonies; elle ennoblit l'âme, élève l'intelligence; enfin elle substitue aux appétits féroces et grossiers, des instincts de paix, de concorde et d'union. Si telle est l'idée qui a porté le Sulton à jeter un regard favorable sur l'œuvre de MM. Naum et à lui accorder sa puissante protection, il faut voir dans ce fait un événement dont les conséquences seront propices à la civilisation de la Turquie. Constater que les dons qu'il a faits au théâtre ai, plus encore, le succès de toutes les demandes qu'on a pu lui adresser à ce sujet ont seuls permis de mener à bien cette vaste entreprise, c'est dire qu'il est convaincu de l'heureuse influence que doit exercer sur les mœurs des Turcs, le premier théâtre vraiment digne de ce nom, qui ait existé à Constantinople. Rien n'a été négligé, d'ailleurs, pour qu'il fût digne du patronage illustre que la munificence impériale lui a permis de prendre. L'habile architecte qui en a conçu le plan, semble avoir été pénétré de cette pensée: que le public doit pouvoir puiser jusques dans l'architecture de la salle, le sentiment de l'art, que l'interprétation des premières compositions musicales, est destinée à développer. A chacun selon ses œuvres: M. Smith a été distingué par le Sultan qui lui a confié l'exécution de divers édifices publics; nouvelle preuve de ses sympathies pour tous les artistes de talent. Combien de nations réputées civilisées n'accordent pas aux interprètes de l'art, étrangers ou nationaux, une hospitalité aussi honorable ou une protection aussi brillante! Si le génie était un jour banni par les peuples, devenus sarcilèges, il retournerait vers l'Orient, son antique berceau, et trouverait un refuge aux pieds du trône du Sultan des Ottomans.....

Le jour où MM. Naum ont vu s'inaugurer le nouveau théâtre, ils ont pu à bon droit être fiers d'avoir mené à fin cette difficile entreprise et attaché leur nom à cette féconde institution; et, sûrs de la bonté et opportune intervention qui a écarté les obstacles de toute nature qui entravaient l'accomplissement de leurs projets, ils ont dû vouer au Sultan réformateur un profond sentiment de magnanimité. On nous a dit que, pleins de confiance dans les nobles penchants de leur protecteur, et encouragés par sa bienveillance à leur égard, ils portent leurs espérances plus loin encore: le Sultan, cédant à leur humble sollicitation, obéissant à la pensée profonde qui a dicté tous les actes de son règne, pourrait consentir à honorer de son auguste présence le temple des arts! Si leur vœu se réalisait un jour, si cette marque de faveur inespérée venait jamais couronner l'œuvre de M. Smith et récompenser MM. Naum des immenses sacrifices qu'ils n'ont pas hésité à faire, nous dirions, sans craindre d'entendre une seule voix en désaccord avec la nôtre, que la solennelle consécration du théâtre de Constantinople est le plus éclatant témoignage d'adhésion qu'un souverain puisse donner à la cause du progrès, qui est celle de l'humanité.

E. T.

1re REPRÉSENTATION DE M. LEVIEUX DIT GALEUCHET.

Ainsi qu'il avait été annoncé dans un de nos derniers numéros, mercredi soir M. Levieux dit *Galeuchet, sorcier du Levant*, a inauguré, dans la jolie salle de notre nouveau théâtre, ses exercices de prestidigitation. L'affiche en était assez brillante pour faire espérer qu'une plus nombreuse société se risquerait à travers les mille petits dangers qui attendent le passager novice, perdu au milieu des mares bouueuses de notre grande rue; et cependant l'attrait de ces tours si pompeusement annoncés, de cette magie qui devait nous reporter au vieux temps des Pyramides et des Sphynx, de ces jongleries qui nous transportaient en plein céleste empire, n'a pu faire déserter le logis qu'à un petit nombre d'amateurs. Aussi les pauvres loges étaient-elles bien tristes; honteuses de l'indifférence de leurs habitués; plongées dans l'ombre et le silence, on les voyait se renfoncer, reculer devant le regard interrogateur du Grand sorcier qui toutefois, se mettant au-dessus d'une juste rancune, a bien voulu faire passer devant nous yeux éblouis une série des tours incroyables. Nous avons vu Philippe à Paris: sa main était d'une prodigieuse dextérité; Bosco a obtenu à Péra de grands et légitimes succès; et pourtant, M. Levieux ne doit pas craindre d'inscrire son nom à côté de celui du prestidigitateur parisien et de succéder au magicien de Péra.

Au lever du rideau, lorsqu'apparaîtent tous ces appareils fantastiques, ces cassettes ensorcelées, ces tables enchantées, c'était à se croire au moyen âge, en pleine officine de science occulte, tête-à-tête avec un sorcier sentant le bûcher de l'inquisition. Diable! nous ne conseillerions à personne de mettre avec M. Levieux; il a une si dextre manière d'introduire, sans y toucher, tout en causant, dans un parapluie naguère revêtu d'une soie brillante, dans une bouteille naguère pétillante de bon vin, dans une cassette entièrement vide, mille objets peu faits pour ce genre d'escamotage, que vraiment on doit tout faire pour être au mieux avec ce sorcier. Vous voyez-vous vous réveillant, un beau matin, roulé dans le fourreau d'un parapluie, mis en charte privée et cacheté sous l'étiquette de Mont-Sauvenu, sortant d'une cassette, lacrée, mis en pièces comme un simple mouchoir! Mais aussi que de grosses pièces d'argent on donnerait-on pas pour en avoir une petite, exquise et bavarde comme celle de notre sorcier! Figurez-vous un verre, n'importe lequel, un verre à boire: dans ce verre une pièce de monnaie, la première venue: rien de plus facile; oui, mais poser ce verre sur une table sans double fonds et, se tenant à distance respectueuse, parler à cette pièce; la faire parler, compter, lui faire danser une polka, nommer le *plus ivrogne de la société*, tout comme un chien savant! N'est-ce pas merveilleux? Vous ne saurez vous faire une idée de la gentillesse de cette pièce mignonne, quand elle fait entendre sa petite voix argentine et mutine; comme elle a l'oreille musicale! Elle danse en cadence, elle a le plomb d'un véritable hongrois! Et ces montres, ces bonnes montres, tout-à-l'heure si pleines de mouvement, de vie, maintenant rendues au néant; ce pigeon disparaissant et fondant, pour ainsi dire, dans la main du magicien; cette marmite remplie d'eau chauffée à grand feu, d'où l'on tire une douzaine de pigeons tout secs, tout vivans, tout grouillants, ces moucherons mis en pot-au-feu et rendus aussi blancs, aussi bien repassés que par la plus habile blanchisseuse! L'œil peut à peine suivre et compter tous ces tours exécutés avec une aisance, un laisser-aller qui finit par piquer, en vérité, tant il semble défier l'attention la plus minutieuse. De plus, M. Levieux jongle comme un indien. Rien de plus fantastique que toutes ces boules, ces assiettes, ces plats qui roulent, montent, descendent, serpentent autour de ses bras, de ses jambes de tout son corps! Voici deux, trois, quatre grands anneaux enlacés l'un à l'autre: tirez, tirez ferme; rien ne bouge. Donnez-les à notre sorcier; sans effort, du bout des doigts, il les désunit, les sépare, les remêle, les jette un à un en l'air et les rattrape une à une sur son dos. Mais il faut en finir: pas, s'il fallait énumérer tous les tours de notre sorcier; et il nous en promet de nouveaux! Entre nous soit dit, nous avons une opinion, nous avons même deux opinions. Nous pensons que maître Galeuchet a sur chacun de ses dix doigts un petit lutin invisible, un petit diable familier chargé d'exécuter ses ordres, d'aller, de venir, de traverser la scène et surtout de se moquer de nous qui croyons tout bonnement à la prodigieuse adresse de M. Levieux; ce sont des lutins, de petits lutins noirs, fourchus, encornés. Notre seconde opinion, la voici: M. Galeuchet ne serait-il pas, par hasard, de la famille de ces magiciens des *Mille et une Nuits* qui vivent deux cents ans comme nous en vivons dix, qui lisent le sanscrit comme nous le français, qui escamotent des individus, des villes, des royaumes, comme nous une noix dans une assiette? En ce cas, prenez garde, spectateurs rebelles; courez au théâtre; envahissez loges, stalles, parterre ou nous ne répondons de rien. Une colère de magicien! Sait-on bien jusqu'où elle peut aller? Du reste, vous ne saurez mal vous trouver de votre empressement; c'est un spectacle à voir, et M. Levieux nous a formellement promis de le varier à l'infini. L'infini, c'est beaucoup, mais grand est bavarde comme elle de notre sorcier! Figurez-vous un verre, n'importe lequel, un verre à boire: dans ce verre une pièce de monnaie, la première venue: rien de plus facile; oui, mais poser ce verre sur une table sans double fonds et, se tenant à distance respectueuse, parler à cette pièce; la faire parler, compter, lui faire danser une polka, nommer le *plus ivrogne de la société*, tout comme un chien savant! N'est-ce pas merveilleux? Vous ne saurez vous faire une idée de la gentillesse de cette pièce mignonne, quand elle fait entendre sa petite voix argentine et mutine; comme elle a l'oreille musicale! Elle danse en cadence, elle a le plomb d'un véritable hongrois! Et ces montres, ces bonnes montres, tout-à-l'heure si pleines de mouvement, de vie, maintenant rendues au néant; ce pigeon disparaissant et fondant, pour ainsi dire, dans la main du magicien; cette marmite remplie d'eau chauffée à grand feu, d'où l'on tire une douzaine de pigeons tout secs, tout vivans, tout grouillants, ces moucherons mis en pot-au-feu et rendus aussi blancs, aussi bien repassés que par la plus habile blanchisseuse! L'œil peut à peine suivre